

La colère des peuples rend l'impérialisme fou

Jacques Rennes

Nixon est fou de rage : rien ne va comme il le veut en Indochine ; alors il lance ses troupes de choc, ses centaines d'hélicoptères, des B-52. Il massacre des Cambodgiens, des Laotiens, des Vietnamiens. Telle est la réponse de l'impérialisme à la colère des peuples : le massacre pur et simple, la politique du « gros bâton », la force brute, la puissance financière et technologique mise au service de la guerre pour défendre coûte que coûte l'empire, sa métropole et ses lointaines colonies.

Nixon est fou de rage : au Vietnam, la « vietnamisation » ne marche pas ; dans Saigon des groupes d'étudiants ont, l'immense courage, en plein bastion américain et fantoche, et alors que leurs chefs ont été torturés par la police de Thieu, de descendre dans la rue et de dire « non » à la guerre chez eux et même à l'entrée des impérialistes au Cambodge.

Nixon est fou de rage : au Laos, les forces de gauche ont avancé au cours des derniers mois et reprennent l'offensive, bousculant les troupes royales, malgré l'appui des B-52 et de l'aviation de la C.I.A. Souvanna Phouma apparaît comme un sinistre pantin qui ne sait qu'applaudir aux massacres de ses maîtres, faute d'avoir une politique à lui.

Nixon est fou de rage : Lon Nol, le dictateur cambodgien à tête de buffle, ne contrôle pas son pays. Son armée se ridiculise ; il ose inviter des ministres de Saigon qui, dans des camps de concentration, affirment devant des Vietnamiens arrêtés que les récents massacres ont été l'œuvre des Vietcongs. Lon Nol bat Thieu et Souvanna Phouma dans la pleutrerie et l'asservissement aux Américains. Nixon l'utilise jusqu'au mépris total, officiel ; il fait entrer

ses troupes au Cambodge sans le demander à Lon Nol, sans pratiquement l'avertir. Les formes ne sont même plus respectées, mais qu'importe : on enverra des armes au général de Phnom-Penh. Il ne saura pas s'en servir, mais il paraît content.

Nixon est fou de rage : la gauche indochinoise s'est réunie en conférence, a mis en commun ses forces, a défini une stratégie de guerre populaire unifiée à l'échelle de la péninsule, a décrété que face à un adversaire impitoyable la seule riposte était la lutte armée sans compromis qui doit aboutir à la défaite de Nixon

La vraie trahison

Alors Nixon explose et c'est le discours, le très important discours du 30 avril. Un discours lucide, un véritable exposé de l'impérialisme par un impérialiste. Tout y est, là-dedans : la volonté de diriger le monde, la volonté de faire taire toutes les oppositions intérieures et extérieures, les liens entre la situation aux Etats-Unis et à l'étranger, l'immense orgueil du chef d'une nation énormément riche et énormément divisée par ses propres contradictions. Et Nixon s'en prend à tout le monde : les défaitistes, les étudiants, les troubles dans certains pays en crise. Nixon s'enflamme, menace, enrage : il voit du Vietcong partout et partout veut tuer du Vietcong. Sa police assassine régulièrement les Panthères noires, matraque les étudiants en colère, son armée asservit les peuples indochinois. Nous savions déjà qu'il s'agissait de la même politique, ici et là, mais jamais Nixon lui-même ne l'avait dit. Et il est important qu'il le dise, parce que lui aussi sent qu'il ne contrôle pas les éléments vivants de sa propre société. Il devient vert lorsqu'il voit ces affiches que

collent les étudiants casseurs d'institutions dont ils ne veulent plus. Ces affiches proclament : « Soutenez nos forces au Laos »... et la photographie montre un groupe de soldats pathet-lao, mitraillette au poing. Nixon crie à la trahison : il a raison. Il existe des Américains qui trahissent l'impérialisme et le régime qui l'a engendré.

Passons sur les mensonges de Nixon (il y en a un à chaque ligne du discours). L'important est de constater que le président américain, mis en échec en Indochine, voyant que sa politique de « vietnamisation » était débordée de partout, « encerclée » en un sens au Vietnam même, mais aussi dans les deux pays voisins, a soudain « découvert » qu'il y avait des troupes vietnamiennes au Cambodge ! L'opération a été rondement menée, en deux temps. 1^{er} temps : putsh militaire à Phnom-Penh, 2^e temps : intervention militaire, que la présence de Sihanouk au pouvoir rendait auparavant impossible.

Tout d'un coup, l'Amérique a trouvé la solution à ses maux : il faut nous attaquer à la source du mal ! Le mal ? Les « sanctuaires » vietnamiens au Cambodge. Voilà qui explique tout : les années de lutte du peuple vietnamien, les défaites américaines, l'échec de la « vietnamisation », l'embrassement de toute l'Indochine... par la faute des communistes évidemment... Détruisons ces « sanctuaires » et le mal sera vaincu !

Allié des racistes et des pétroliers

Il faut quand même ici répondre à un mensonge au moins de Nixon, car ses troupes qui ont envahi le Cambodge n'ont pas pour seule mission de « nettoyer les sanctuaires ». Elles sont là-bas pour massacrer les résistants cambodgiens, les mettre à genoux aussi vite que possible pour que Lon Nol et sa clique tiennent à Phnom-Penh. Alors que l'armée de libération cambodgienne commence à s'organiser, - alors que les paysans commencent à libérer des districts et à s'armer sérieusement, les B-52 et les troupes de choc arrivent pour leur rappeler que l'Amérique ne tolérera pas leur « anarchie ». Le flic Nixon, qui comme chacun sait est un fervent admirateur de la civilisation khmère, est là pour la protéger. Pour en sauver les valeurs, il tue des paysans khmers ; pardon, des « Vietcongs »...

Il y a plus : Nixon a déjà relancé la guerre aérienne contre le Vietnam du Nord. La semaine dernière, il a lancé 120 avions contre la république démocratique pour « protéger » ses appareils de reconnaissance ! Pourquoi ces avions continuent-ils de violer l'espace aérien nord-vietnamien ? Nixon ne répond pas. Pourquoi faut-il 120 avions pour les « protéger » ? Même silence. L'explication, Laird l'a finalement donnée : le secrétaire à la Défense a annoncé qu'une « invasion nord-vietnamienne au Sud » marquerait le début d'une nouvelle escalade contre le Nord. Nous voici revenus aux pires temps de Johnson, au terrorisme aérien, à l'écrasement du Nord. Si l'on se rappelle que la fin de ces raids avait marqué le début des pourparlers de Paris, cela signifie que Washington tire un trait sur les négociations, les sabote, et opte ouvertement pour la solution militaire. La décision a été prise par un groupe de faucons contre l'avis des spécialistes washingtoniens de l'Asie du Sud-Est. Nixon n'a pas pris les conseils des experts, mais ceux des partisans de la brutalité à outrance, les généraux, et le directeur de la C.I.A.



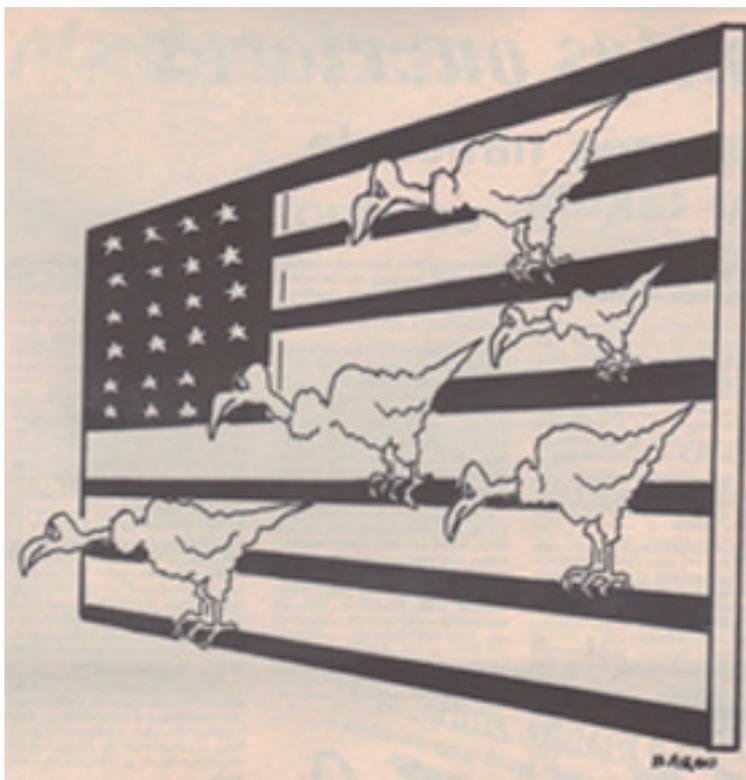
Ne nous y trompons pas : la décision de Nixon, qui est dans la logique de l'agression impérialiste, est extrêmement grave. Elle dévoilera aux yeux de beaucoup que les dirigeants américains n'ont jamais recherché une solution négociée du problème vietnamien, pas plus que du problème laotien. Parce qu'un peuple a refusé de se laisser vassaliser par Washington, les Etats-Unis ont frappé les peuples voisins, pour tenir la région. Il n'y a aucune raison que l'on s'arrête là. Pour défendre les pétroliers établis en Indonésie, en Malaisie et en Thaïlande ; les exploiters qui volent les matières premières de l'Asie du Sud-Est ; les militaires qui ont besoin de ce déploiement de forces pour justifier des budgets de guerre colossaux (les ghettos noirs attendront), Nixon, l'allié des racistes sudistes, le pourfendeur de la presse et de la télévision libres, est

prêt à frapper partout, à « vietnamiser » le monde entier. Il n'a rien à attendre de la « bonne volonté américaine », des « traditions de liberté américaines », ces slogans d'observateurs « libéraux » qui se refusent à analyser la situation en termes de systèmes économiques et politiques et croient encore que de bonnes paroles suffiront à calmer le monstre froid.

Survie et dignité

Les peuples indochinois l'ont bien compris en publiant après leur conférence un document important qui insiste sur la spécificité des luttes nationales en même temps que sur l'unification des luttes anti-impérialistes. Ce texte a déplu à Paris, ce qui importe peu, mais aussi à Moscou, ce qui est autrement significatif. Les Indochinois, pour qui les intérêts de grande puissance de l'U.R.S.S. comptent moins que leur **propre survie et leur propre dignité** ne sont pas prêts à se plier à la stratégie de « bonne volonté » que certains entendent leur faire adopter. Une nouvelle réunion de la conférence de Genève, dans les conditions actuelles, en reviendrait à consacrer le régime Lon Nol (avec lequel l'ambassadeur d'U.R.S.S. au Cambodge n'a pas rompu), à promouvoir Thieu et Souvanna Phouma sur la scène internationale et, finalement, à faire prendre les diverses résistances pour des obstacles à la paix... Or, tout « statu quo », toute tentative de geler la situation actuelle renforcerait les clans fantoches et leurs financiers américains. Moscou n'a donné aucune publicité à la conférence des peuples indochinois dont les chefs sont apparemment des empêcheurs de tourner en rond infiltrés parmi les gens de bonne compagnie, les Grands qui savent se tenir en société, en un mot ces « riches » dont Nixon a parlé sans complexe, avec tout le mépris que le mot orgueilleusement prononcé renferme pour tous les autres, ces « Vietcongs »...

Nixon, fou de rage, doit pourtant être remercié : il nous a donné une des explications de sa colère, nous a montré une des failles de son système, une de ses faiblesses. Écoutez l'oracle : « Dans notre propre pays, les grandes universités font l'objet de destruc-



tions systématiques. » Nixon avoue qu'un lien existe entre son front extérieur et en particulier indochinois et son front intérieur et en particulier étudiant. Le discours du 30 avril a d'ailleurs provoqué un effet de choc sur les jeunes, insultés par leur président qui les a qualifiés « d'imbéciles ». Nixon sait mieux que d'autres que la fin de la coexistence pacifique intérieure serait pour lui une catastrophe. Il ne faut d'ailleurs pas se faire trop d'illusions à ce propos ; le mouvement étudiant américain est en crise et le président des syndicats ouvriers a salué l'extension de la guerre au Cambodge ! Mais cette escalade peut relancer le mouvement, réveiller bien des Américains endormis par l'opium de la propagande de Washington. Puisque Nixon indique la marche à suivre en mettant le doigt sur ses plaies et ses craintes, que ne le suivons-nous, pour une fois ? Il faut montrer que les peuples indochinois ne sont pas isolés et que des forces travaillent contre les « riches » qui les exploitent et les massacrent ; qu'un lien fondamental existe entre notre loi scélérate et la politique américaine en Indochine. Les gouvernements peuvent diverger momentanément sur telle ou telle action, le système est le même qui veut d'abord assurer son « ordre », et chez lui d'abord, pour avoir des arrières solides afin d'agir librement à l'extérieur. Au Tchad.

En Indochine. A Prague.

L'aggravation de la guerre américaine en Indochine a valeur d'exemple, de lumineux exemple. Elle montre que l'impérialisme est décidé à aller jusqu'au bout pour asservir ceux qui le combattent. Elle montre aussi que l'impérialisme n'est en fait nullement gêné par l'Union soviétique et ceux qui continuent de faire passer leurs analyses de la réalité et leur engagement politique après leur « attachement » à Moscou, c'est-à-dire à un des deux Grands. Nous n'avons pas à être séparés des travailleurs, d'Europe ou d'Asie, par des cordons sanitaires, des

« services d'ordre » empêchant une unité militante contre les « ordres » établis, quels qu'ils soient. L'adversaire nous désigne ses points faibles : nous devons en profiter et ne pas demeurer « sages » au nom d'un ne sait quel « réalisme » bureaucratique. Les peuples d'Indochine l'ont superbement compris. Nous ne vivons pas leur drame, mais le combat est le même, fondamentalement.